

ALLEN, Richard, *The Social Passion. Religion and Social Reform in Canada, 1914-1928*. Toronto, University of Toronto Press, 1971. 385 p.

Jean-Paul Montminy

Volume 31, Number 1, juin 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303584ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303584ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Montminy, J.-P. (1977). Review of [ALLEN, Richard, *The Social Passion. Religion and Social Reform in Canada, 1914-1928*. Toronto, University of Toronto Press, 1971. 385 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 31(1), 83–85.
<https://doi.org/10.7202/303584ar>

COMPTES RENDUS

ALLEN Richard, *The Social Passion. Religion and Social Reform in Canada, 1914-1928*. Toronto, University of Toronto Press, 1971, 385 p.

Richard Allen nous donne ici un travail très important non seulement pour les spécialistes des études sur les mouvements sociaux canadiens ou encore pour ceux qu'intéressent les problèmes de l'incarnation des religions dans la société, mais également pour le vaste public lecteur attentif à l'histoire des idées dans notre pays.

Cet ouvrage n'est cependant pas très facile à présenter. Non pas toutefois en raison des obscurités que nous pourrions y déceler. Tout au contraire, l'A. a suivi un plan d'une logique impeccable. La difficulté tient à ce que Allen a choisi avec raison la méthode de l'histoire événementielle. À cet égard, il fait preuve d'une connaissance de la documentation très remarquable. Mais la minutie des détails dans l'exposé des diverses situations abordées obligerait le recenseur à reproduire de très nombreux passages de l'ouvrage. Il a donc fallu faire une sélection, laissant dans l'ombre des éléments tout aussi importants que ceux qui ont été retenus.

Dans une première approche, Allen montre que la période de 1890 à 1930 en a été une de profonds changements sociaux au Canada en ce qui a trait surtout aux problèmes de la pauvreté et de la misère des travailleurs en milieux anglophones (l'A. n'a pas étudié la contrepartie de ces problèmes pour les milieux francophones).

Toute la recherche de l'ouvrage est centrée sur l'importance et l'impact du mouvement de «l'évangile social» (social gospel). Ce mouvement — différent fondamentalement d'un mouvement théologique proprement dit — propose en définitive d'établir les liens devant exister entre des réformes sociales jugées nécessaires et l'héritage religieux d'une nation (p. 3). Nous sommes donc ici en présence du problème théorique plus large de la rencontre entre la religion et la société: toutes deux ayant leur lecture de l'univers et leurs projets pour l'accomplissement le plus harmonieux du citoyen selon, il va sans dire, des logiques spécifiques à chacune de ces deux réalités.

Le mouvement de «l'évangile social» a surtout pris naissance dans l'Église méthodiste suivie de près par les Presbytériens et les Anglicans.

Pendant les années 1890 à 1914, les membres du mouvement demeurent remarquablement unis dans les objectifs poursuivis et dans les méthodes utilisées pour les atteindre. Mais le réalisme des situations sociales concrètes conduit rapidement à la naissance de trois courants chez les adeptes du mouvement de «l'évangile social».

Vers les années 1914, on peut ainsi distinguer trois tendances caractéristiques à l'intérieur du mouvement. Les trois tendances travaillent toujours à insérer l'évangile dans le social, mais les conservateurs font porter leur insistance sur l'éthique personnelle, les radicaux prèchent que le salut personnel ne peut passer que par le salut collectif alors que les progressistes tentent la conciliation entre ces deux extrêmes.

C'est pourquoi, entre 1914 et 1928 le mouvement a connu des hauts et des bas, voire même des crises. Je le signalais plus haut, il s'agissait concrètement de montrer comment le message de l'Évangile pouvait influencer des situations sociales concrètes. Or cela ne pouvait conduire qu'à des confrontations — selon les trois tendances vécues dans le mouvement — entre la théorie et la praxis. Dans ces débats, nous retrouvons les grands noms du mouvement: J. S. Woodsworth, Ernest Thomas, Salem Bland, C. W. Gordon, etc. Ce dernier ne disait-il pas au Congrès du Conseil du Service Social (1914) que, jusque-là, l'Église et l'État avaient failli dans le développement d'institutions et d'attitudes appropriées à la vie collective des citoyens, et cela en vertu même de l'individualisme de l'une et l'autre de ces institutions (p. 33 ss.). On retrouve encore les mêmes conflits entre la théorie et la pratique lorsque, à la fin de la guerre de 1918, tous les adeptes du «social gospel» reconnaissaient que les deux grands problèmes à la base de la reconstruction sociale étaient la place des fermiers dans la structure économique du pays et les conflits dans l'industrie. Là aussi, nous rencontrons la diversité des positions envisagées chez les membres du mouvement: les adhérents de l'Église baptiste tenant à un quasi-angélisme alors que ceux de l'Église méthodiste optant pour des solutions plus radicales (p. 63 ss.).

Nous pourrions multiplier les exemples de l'ambiguïté dans laquelle se trouvaient enfermés les partisans de «l'évangile social». Retenons-en deux plus significatifs.

En 1921, les typographes de Toronto déclenchent une grève. Parmi les plus importants employeurs en cause, il y a le *Methodist Book and Publishing Company*. Or, nous savons que l'aile radicale du mouvement de «l'évangile social» se recrute surtout dans cette Église. D'où le conflit intérieur entre les buts du mouvement et le réalisme de la situation (p. 175 ss.).

Plus caractéristiques encore est la lutte menée par un groupe de travailleurs sociaux voulant prendre leurs distances vis-à-vis les Églises pour hausser leur profession à une neutralité religieuse et morale lui don-

nant, par là, une approche technique et scientifique très difficilement compatible, dans la réalité quotidienne, avec les principes plus ou moins « abstraits » prônés pour les tenants du « social gospel » (p. 284 ss.).

En résumé, l'A. souligne avec raison que le mouvement de « l'évangile social » a eu une influence incontestable. Car il a amené toutes les Églises protestantes du Canada à mieux comprendre les implications sociales de l'Évangile. Il s'en est suivi un ensemble de lois et de programmes pour le bien-être du citoyen du Canada. Allen ajoute cependant, (p. 352 ss.), que la pureté des intentions n'a pas suffi à trouver les vraies solutions permettant de répondre aux crises sociales que traversait le pays. Tous les mouvements plus ou moins apparentés au « social gospel » ont ainsi contribué à l'amorce de solutions, aucun n'a réellement atteint ses objectifs.

C'est que la vraie question est beaucoup plus profonde. Si un mouvement, religieux ou non, veut vraiment transformer une société, il ne peut éviter de s'engager sur la voie du politique. Or le politique implique, de soi, la recherche d'un pouvoir. Les Églises peuvent-elles prendre la même voie sans se trahir elles-mêmes, surtout si elles fondent leur action sur l'Évangile ?

*Département de sociologie
Université Laval, Québec*

JEAN-PAUL MONTMINY